

## maquette provisoire

# SOMMAIRE

<b>Générique</b>	p. 5
<b>Remerciements</b>	p. 5
<b>Préface de Yves Penet</b>	p. 7
<b>Préface de Monique Bourin-Derruau</b>	p. 8
<b>Introduction</b>	
Un palais emblématique	p. 20
Un palais méconnu	p. 24
Un palais à étudier	p. 26
Un palais mieux compris	p. 26
<b>Chapitre 1</b>	
<b>Un archevêque et son palais dans Narbonne</b>	p. 29
1.1. <i>Narbo Martius</i> avant les archevêques	p. 30
1.2. La mise en place de l'archevêché	p. 32
1.3. La puissance des archevêques	p. 40
1.4. Les lieux de l'archevêché narbonnais	p. 46
<b>Chapitre 2</b>	
<b>Le premier palais (V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)</b>	p. 59
2.1. Des bribes du haut Moyen Âge (V <sup>e</sup> -X <sup>e</sup> siècle)	p. 60
2.2. Une première vision : le palais au XI <sup>e</sup> siècle	p. 69
2.3. Quelles modifications au XII <sup>e</sup> siècle ?	p. 86

## Chapitre 3

<b>Les grands travaux du palais vieux (1212-1286)</b>	p. 99
3.1. Le palais d'Arnaud Amaury (1212-1225)	p. 100
3.2. Le premier palais Neuf des années 1230	p. 126
3.3. Pierre de Montbrun, le bâtisseur d'églises (fin du XIII <sup>e</sup> siècle)	p. 130

## Chapitre 4.

<b>Le saut du passage : au palais neuf</b>	p. 151
4.1. Un palais Neuf au sud du passage	p. 152
4.2. L'aile des Synodes	p. 155
4.3. Le donjon Gilles Aycelin	p. 167
4.4. L'ensemble Saint-Martial	p. 174

## Chapitre 5.

<b>Embellissements et modernisations</b>	p. 181
5.1. Les XV <sup>e</sup> et XVI <sup>e</sup> siècles mal connus	p. 182
5.2. Monumentalisation du XVII <sup>e</sup> siècle	p. 190
5.3. Le palais du XVIII <sup>e</sup> siècle	p. 208

## Chapitre 6.

<b>La difficile reconversion : le palais après le palais</b>	p. 215
6.1. Les usages post-révolutionnaires	p. 216
6.2. L'hôtel de ville d'Eugène Viollet-le-Duc	p. 218
6.3. Les grands travaux du XX <sup>e</sup> siècle au palais Vieux	p. 230

## Conclusion

p. 241

## Sources éditées / Bibliographie

p. 246

## Notes

p. 253



## maquette provisoire

### 1.3. La puissance des archevêques

Paul et ses successeurs, évêques, métropolitains et archevêques, sont les personnages principaux de l'évêché. En plus d'être des seigneurs spirituels en tant que chefs religieux, ils deviennent peu à peu des seigneurs temporels, c'est-à-dire qu'ils obtiennent par donation et achètent des droits sur des terres et des populations. Ils étoffent ainsi leur puissance politique et économique. Issus de familles aristocratiques, ils excellent souvent dans ce rôle. Ils sont entourés d'un personnel religieux nombreux pour les assister dans leur tâche.

#### 1.3.2. Un homme de carrière

La fonction d'archevêque est prestigieuse. Dès les origines, elle est occupée par les cadets de grandes familles aristocratiques voués à la carrière religieuse. Ils sont nécessairement lettrés, privilégiés d'une catégorie sociale élevée (fig. 13.01). Tous les archevêques sont concernés, et il est facile de citer quelques exemples révélateurs. Guifred (1019-1079) est un des fils du comte de Cerdagne. Des fils du vicomte de Narbonne le précèdent et lui succèdent : Ermengaud (977-1019) et Pierre Bérenger (1079-1085). Un autre Bérenger (1191-1212) est le fils des comtes de Barcelone. L'origine aristocratique des archevêques se perpétue au-delà du Moyen Âge, tout au long de l'Ancien Régime. Parmi ceux issus des familles les plus prestigieuses se trouvent Jules de Médicis (1515-1523), François de Joyeuse (1582-1600) ou encore Charles Le Goux de La Berchère (1703-1719). Il est courant que d'autres clercs de haut rang figurent parmi l'entourage des archevêques. Rustique (421-467), un des premiers évêques métropolitains, est originaire d'une famille de gens d'Église : à une époque où les clercs peuvent encore se marier, son père et son oncle sont évêques eux aussi<sup>36</sup>. Guifred (1019-1079) est le frère de l'évêque d'Urgell et le neveu des évêques d'Elne et de Vic. Pierre de La Jugie (1347-1375) est le neveu du pape Clément VI (fig. 13.02). Charles Antoine de La Roche-Aymon (1752-1763), un des derniers archevêques avant la Révolution, est le petit-neveu des évêques de Mende et de Limoges.



Figure 13.01 : Dans son *Armorial* (1696), C. R. d'Hozier représente les armes de l'archevêque de Narbonne et des dignitaires de son Église, montrant leur origine aristocratique.

## maquette provisoire

Figure 13.02 : L'âme de Pierre de La Jugie (1347-1375) est transportée par deux anges, représentation dans son enfeu de la cathédrale Saint-Just.





### 3.1. Le palais d'Arnaud Amalric (1212-1225)

Le XIII<sup>e</sup> siècle marque une période d'affirmation de l'archevêque en tant que puissant seigneur et de grands travaux dans le palais. Les archevêques se succèdent et nombreux sont ceux qui ouvrent de nouveaux chantiers pour améliorer leur palais, afficher leur richesse et leur puissance (fig. 30.00). Bien qu'il tente de reconstituer le patrimoine archiépiscopal, Bérenger (1191-1212) préfère résider au monastère de Montearagón, près de Huesca, dont il est abbé avant son élection. Il n'a pas dû apporter beaucoup de modifications à son palais narbonnais où il réside peu. Son successeur, Arnaud Amalric (1212-1225), est au contraire un grand bâtisseur. Il crée un véritable palais urbain au goût du jour dans l'aile est, cependant rapidement passé de mode. Pierre Amiel (1226-1245) fait ainsi élever un palais neuf dans l'aile sud à partir des années 1230. Une quarantaine d'années plus tard, Pierre de Montbrun (1272-1286), lui aussi très investi dans la construction, n'hésite pas à détruire les réalisations d'Arnaud Amalric pour ériger la tour de la Madeleine, marqueur de l'importance de l'archevêque dans le paysage urbain. Entre ces deux prélats, les archevêques sont bien connus. Parmi eux, Guillaume de La Broue (1245-1257), Jacques (1257-1259), Guy Foulques (1259-1261), qui devient pape sous le nom de Clément VI (1265-1268), et Maurin (1262-1272). S'ils ont dû faire quelques travaux au palais, ils sont sans doute sans commune mesure avec ceux d'Arnaud Amalric, de Pierre Amiel et de Pierre de Montbrun.



30.00\_PG01 : Enluminure du pontifical de Pierre de La Jugie représentant un chantier de construction.

maquette provisoire

maquette provisoire

31.00\_PG01 : La façade ouest du palais d'Arnaud Amalric.





## Le plafond peint de l'Aula

L'aula est nécessairement richement décorée, car il faut impressionner le visiteur. Si elle est carrelée, les carreaux peuvent être colorés et même porter des représentations. Des tapisseries sont tendues aux murs, lesquels murs sont enduits et peints de motifs géométriques ou de scènes. Bien que plus tardif d'un bon siècle, on pense au décor de la chambre de parment du palais d'Avignon, où le pape donne des audiences et reçoit les cardinaux<sup>111</sup>.

De cette ambiance haute en couleur, seul le plafond subsiste, qui doit sa sauvegarde au rôle structurel qu'il joue : c'est aussi le plancher du deuxième étage. Longtemps dissimulé par un faux-plafond, il est redécouvert peu après la Seconde Guerre mondiale, lors des travaux de restauration du palais par l'architecte Henri Nodet.

Le plafond se compose de 33 solives orientées est-ouest, disposées tous les 30 cm. D'une largeur de 20 cm et d'une hauteur de 30 cm, leurs faces sont peintes de motifs floraux et géométriques. Leurs angles sont arrondis et décorés en dents-de-scie. Les solives supportent le plancher de l'étage supérieur. La jonction entre les planches est cachée par de petites baguettes en bois appelées couvre-joint, elles aussi peintes de dents-de-scie.

À chacune des extrémités, les solives reposent sur des corbeaux engagés dans le mur. Entre les corbeaux et entre les solives, l'espace vide est fermé par une planchette en bois appelée closoir. Il y a deux rangées de closoirs, soit un total de 126. Ils servent de support à un décor peint. Quarante-six d'entre eux sont authentiques, d'une grande finesse et maîtrise technique, 56 ont des peintures inventées lors des restaurations des années 1950, plutôt grossières et anachroniques, le reste étant des originaux fortement retouchés<sup>112</sup>.



maquette provisoire



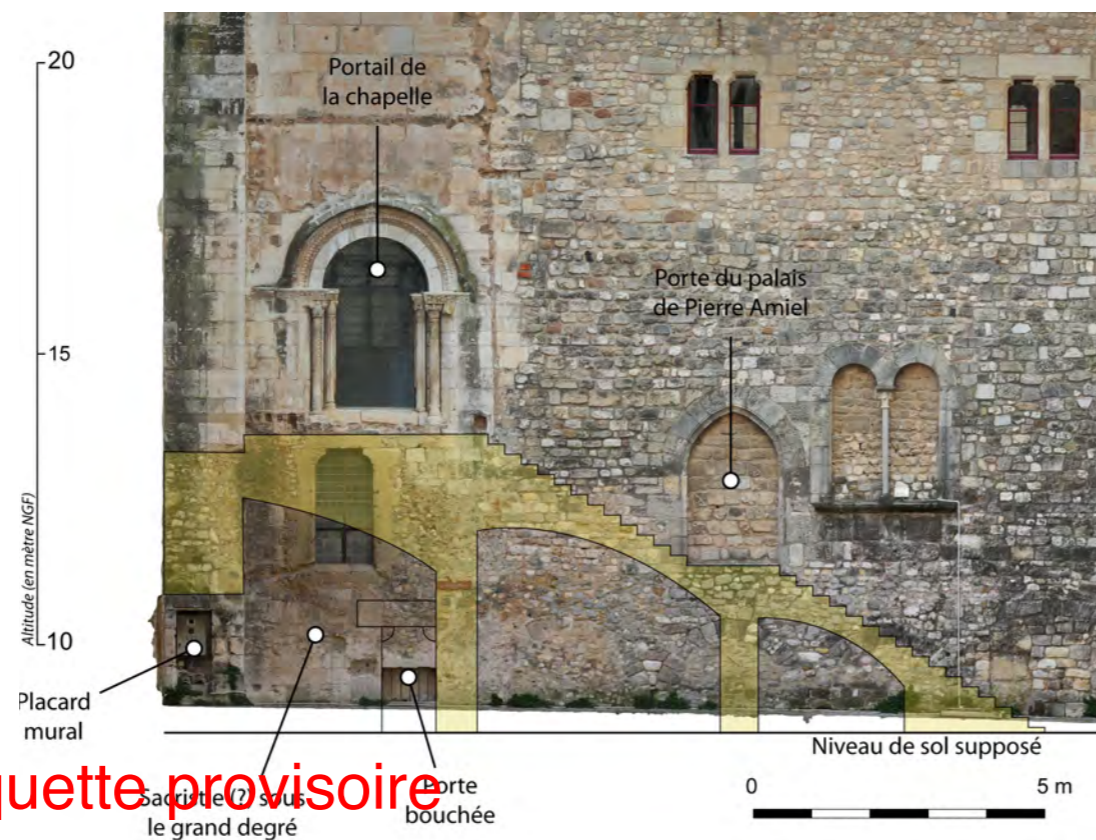
maquette provisoire





extérieure en bois qui la précédait. Toujours sur le palier supérieur du grand degré, vers la droite, le portail roman remployé s'ouvre sur la chapelle. Il pourrait provenir de la cathédrale détruite à peu près en même temps qu'est construite la tour de la Madeleine<sup>128</sup>, ou de la vieille église Sainte-Marie-Madeleine qui a précédé la tour. Dans ce dernier cas, il serait conservé par l'archevêque en mémoire de son ancienne chapelle privée. L'entrée par le portail roman est mise en scène. Après l'ascension de la trentaine de marches du grand degré, on passe le portail pour arriver dans l'angle nord-ouest de la chapelle. De là, la vue embrasse les murs sud et est où se trouvent les principaux éléments et décors (fig. 33.07). Le mur nord est construit sur arcs brisés, lesquels sont accolés à un arc en plein cintre antérieur appartenant à l'aula d'Arnaud Amalric (1212-1225) (fig. 33.08).

La chapelle est divisée en trois travées voûtées d'ogives d'une hauteur sous clef estimée à 8,50 m. Les voûtes sont détruites au XVIII<sup>e</sup> siècle pour créer, pour le deuxième étage, un plancher plus bas. La travée orientale est plus large que les deux autres : 5 m contre 4 m. Des équipements muraux sont aménagés dans le mur oriental. Un placard côté nord, donc à gauche en regardant vers l'est, sert à ranger les objets utilisés pendant la messe. Un lavabo ou piscine liturgique côté sud, à droite, permet au desservant de se purifier les mains avant la consécration eucharistique. La hauteur peu pratique de leur appui, à 1,20 m, suggère que le niveau de sol est initialement plus haut de ce côté de la chapelle. Il y a nécessairement un emmarchement pour accéder à une estrade. Sur celle-ci doivent se trouver un grand autel et un imposant retable, construction décorative possiblement en pierre. Leur présence justifie la plus grande largeur de la travée orientale. L'ensemble de la structure, estrade, autel et retable, doit être particulièrement lourd. C'est sans doute pour le supporter qu'un puissant arc, d'une largeur de 1,60 m, est tendu en dessous, visible en rez-de-chaussée (fig. 33.09). Par ailleurs, la grande largeur de la travée est à permis de loger, côté sud, l'arrivée d'un escalier en vis, ainsi qu'un renforcement.



maquette provisoire



Figure 33.06 : Proposition de restitution du grand degré conduisant à la chapelle de la Madeleine dans les années 1270.

Figure 33.09 : Puissant arc à l'est du rez-de-chaussée de la tour de la Madeleine.



Figure 33.07 : Vue du mur sud de la chapelle de la Madeleine.



Figure 33.08 : Vue du mur nord de la chapelle de la Madeleine.



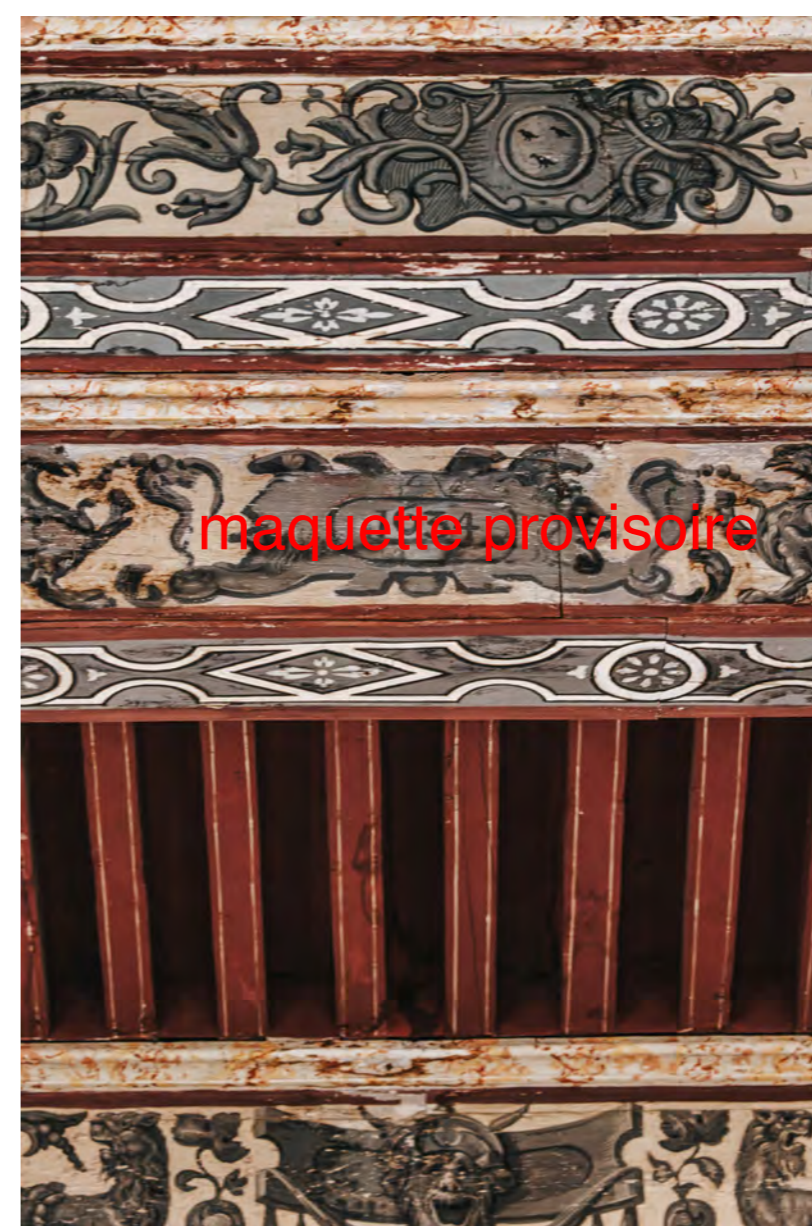
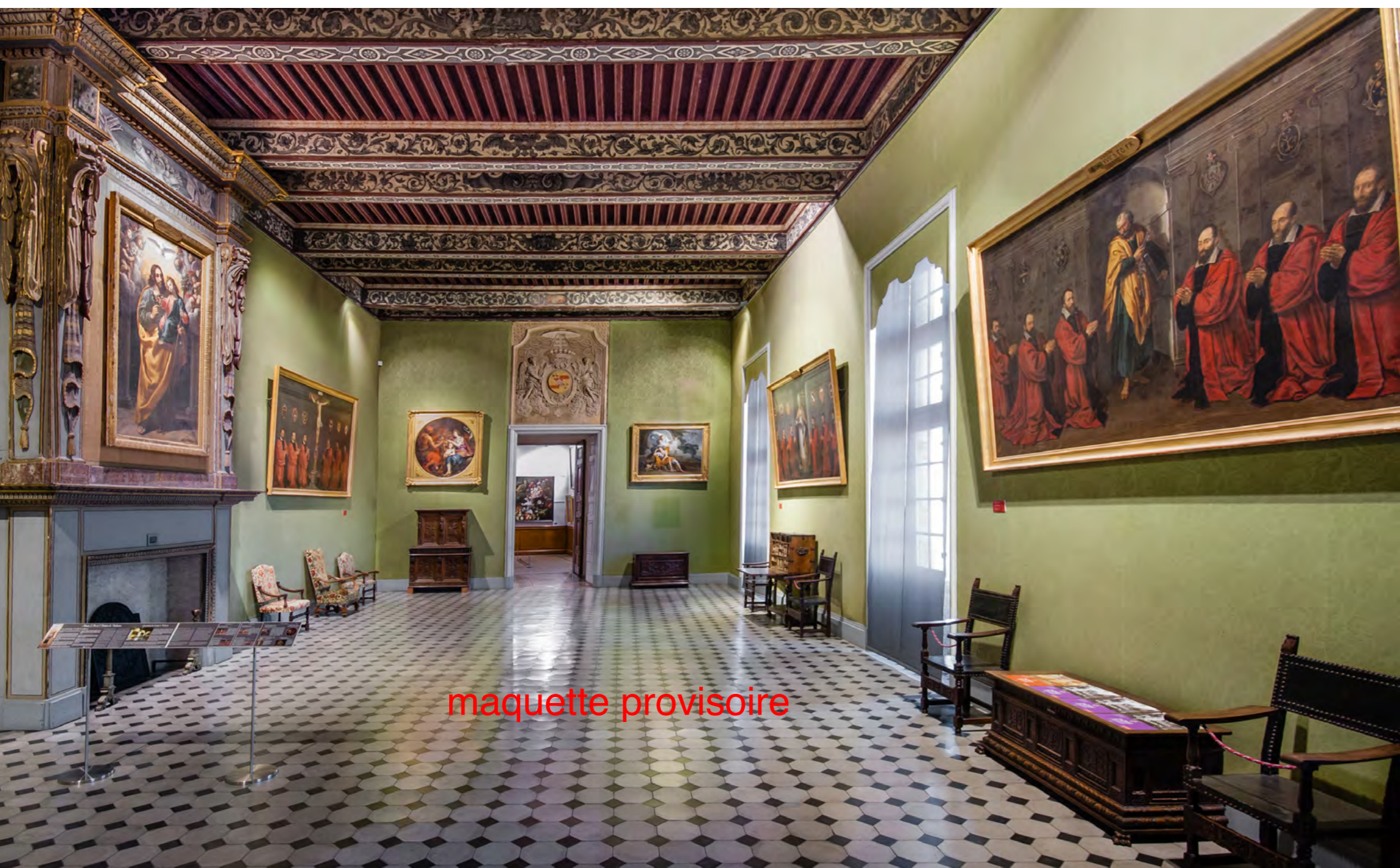


Fig. 52.09 : Vue d'ensemble de la salle des Gardes, au second étage de l'aile sud du palais Neuf (1634).

Fig. 52.10 : Salle des Gardes, détail du plafond.

la Commission archéologique, qui rétablit alors un accès depuis le passage entre la salle des Gardes et la chambre du Roi<sup>172</sup>. La datation est indiquée en chiffres arabes et non romains, ce qui tend également à confirmer l'interprétation du monogramme du plafond de la salle des archives comme le chiffre de l'archevêque plutôt que comme une date.

De 1628 à 1659, l'archevêque Claude de Rebé poursuit l'ornementation des appartements du second étage du palais Neuf. L'escalier d'honneur donne accès aux appartements par la salle des Gardes, ou salle des Audiences<sup>173</sup>, longue et haute pièce abondamment éclairée au sud par trois grandes fenêtres à croisées. Elle est ornée d'un plafond peint à poutres et solives et possède une cheminée monumentale. L'acte de 1632 relatif au décor de la salle suivante<sup>174</sup> nous apprend que les murs de la salle des Gardes étaient à l'origine tendus de toile verte. Ce choix a été conservé lors des réaménagements successifs (photo 52.09). Le terme de « salle des Gardes », qui s'impose vers le début du XVII<sup>e</sup> siècle pour désigner la première pièce d'un logis royal, ne doit pas nous induire en erreur : en réalité cette vaste pièce polyvalente accueille parfois des gardes, mais sert surtout d'antichambre précédant la chambre réservée aux hôtes de marque. Elle peut occasionnellement être employée à certains événements publics.

Le plafond de la salle des Gardes est formé de solives reposant sur six paires de poutres. Le décor peint se concentre sur les poutres et les closoirs et consiste en un camaïeu de bleu et de gris, associant motifs géométriques de cartouches et de fleurons et des rinceaux d'acanthe. La date de 1634 apparaît à trois reprises sur les poutres du plafond, ainsi que des éléments des armoiries de l'archevêque (photo 52.10). La cheminée (photo 52.11), contemporaine du plafond, a été attribuée à Jean Sabatier, sculpteur en plâtre languedocien du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>175</sup>. D'un modèle rare en France, cette cheminée à trophée d'armes peint en grisaille sur une hotte en bois et mascarons chantournés sculptés dans le stuc relève du maniérisme tardif. Un dessus-de-porte en bas-relief de stuc par Jean Sabatier orne le passage vers la chambre du Roi (photo 52.12). L'écu porté par deux anges n'a reçu les armoiries peintes de Claude de Rebé qu'en 1847, sur une proposition de Paul Tournal<sup>176</sup>.

Le roi Louis XIII effectue trois visites à Narbonne à une décennie d'écart. En 1622, venu reprendre Montpellier aux protestants, il



nord devenue trop fragile. Les anciennes fenêtres géminées, dont subsistaient de rares vestiges, sont reconstruites dans un style roman, sans respecter leur forme initiale qui est méconnue mais qui devait être plutôt gothique.

Un cliché, malheureusement flou, pris pendant cette campagne de travaux montre que le plafond des salles de classe du premier étage est détruit (**fig. 63.05**). Le plafond du niveau supérieur est ainsi visible. À peine, mais suffisamment pour comprendre qu'il est constitué de poutres maîtresses espacées les unes des autres de 3,20 m environ, sur lesquelles sont disposées des solives perpendiculaires, avec des closoirs et des couvre-joints. Cette disposition révèle un plafond ancien, pouvant dater du XV<sup>e</sup> siècle, **comme les solives décorées d'engoulants** remployées dans ce bâtiment. Le plafond ancien est en mauvais état : le cliché montre une structure en bois l'étayant en sous-œuvre. Henri Nodet le remplace par un plafond neuf, établi suivant le même modèle. L'entreprise Joucla est retenue pour ces travaux et plusieurs planches du plafond sont encore marquées au crayon de charpentier du nom de Joucla.

### 6.3.2. Les travaux des années 1950 : à l'est du palais Vieux

Les travaux des années 1940 et 1950, conduits par Henri Nodet, portent principalement sur la façade ouest de l'aile est du palais Vieux. Une photographie de la fin des années 1920 la montre encore recouverte d'enduit (**fig. 63.06**). Au rez-de-chaussée, le grand portail est équipé d'une baie vitrée à petits carreaux, à porte à double battant pour un accès commode à la salle voûtée d'ogives. Le premier étage est éclairé par quatre fenêtres, le deuxième

**Figure 63.05** : Le premier étage de l'aile sud, vu depuis le nord-est, vers 1933.

**Figure 63.06** : La façade ouest de l'aile est à la fin des années 1920.



maquette provisoire

maquette provisoire